

LE
MODERNISME BOUDDHISTE
ET LE
BOUDDHISME DU BOUDDHA

CALIFORNIA STATE COLLEGE
LOS ANGELES

ment combattu, la caste sacerdotale, le clergé. Ils reprendront ainsi l'idée, bien Bouddhiste, du « Sangha des dix Mondes » c'est-à-dire la communion de tous ceux que rapproche — du plus élevé des séjours des Dieux, aux habitats les plus inférieurs — leur commune compassion pour la douleur des êtres et qui, à l'imitation du Bouddha, sans autre mandat que celui qu'ils se sont décerné, sans autre consécration que celle qu'ils ont prononcée sur eux-mêmes, se vouent à la lutte contre la souffrance, contre l'ignorance.

CHAPITRE VII

DEUX PROBLÈMES CONTEMPORAINS DANS LE BOUDDHISME MODERNISTE

Le contact avec la civilisation occidentale, les changements qu'elle apporte dans les mœurs de leurs pays font surgir devant les Modernistes de l'Orient des problèmes qui ne se posaient pas ou se présentaient de manière très différente à leurs ancêtres spirituels. Quant aux Bouddhistes occidentaux, le spectacle des conflits sociaux s'élevant au sein de nos sociétés et dans lesquels ils sont forcés de prendre position. les oblige à confronter l'esprit de la doctrine à laquelle ils ont adhéré avec les tendances de l'évolution à notre époque. Il aurait peut-être fallu écarter strictement de cette étude, des questions sortant quelque peu du cadre d'un exposé philosophique, cependant le but poursuivi étant non pas de rééditer, en les amoindrissant, les travaux de nos grands orientalistes, sur le Bouddhisme antique, mais de donner un aperçu du Bouddhisme vivant tel que nous le présentent les militants du mouvement actuel de réveil et de réforme, force nous est d'envisager, avec eux, deux questions d'ordre social dont la préoccupation paraît dans la majorité de leurs ouvrages.

L'une de ces questions est celle de la place occupée par les femmes dans la vie sociale et dans la vie spirituelle.

A l'inverse de ce qui se passe dans nos pays, la religion, en Orient, a toujours été considérée comme du domaine

masculin. Les femmes n'y sont point systématiquement exclues de la vie pieuse, mais les incœurs font que, d'une façon générale, la piété se manifeste chez les hommes, l'indifférence religieuse chez les femmes. Ceci n'empêche point les exceptions. Il existe des saintes musulmanes, de doctes philosophes parmi les brâhmines et d'illustres servantes de l'Eternel ont leurs noms inscrits dans l'histoire d'Israël, mais entrez dans les mosquées, les temples hindous, les synagogues, vous y trouverez toujours une majorité importante de fidèles mâles. Parfois, même chez les Mahométans, la présence de croyantes n'a pas été prévue et nulle place ne leur a été réservée dans l'édifice religieux¹. Ce n'est pas à l'Orient que pourrait s'appliquer ce lieu commun répété par les incroyants de nos pays : « La religion est l'affaire des femmes. »

Le Bouddhisme s'est, ainsi, trouvé en présence d'une situation toute faite que le développement de la vie monastique n'a pu que contribuer à accentuer.

Quant au Bouddha, ou du moins à l'impression que nous laissons de ses idées personnelles ceux des nombreux disciples que lui attribuent les Ecritures, que nous pouvons le plus vraisemblablement tenir pour l'écho de paroles réellement prononcées, il n'a jamais posé de règles dogmatiques en aucune matière. Il s'est borné, avec une sagesse qu'on ne peut trop admirer, à indiquer une méthode : la libre recherche de la vérité, le raisonnement, l'expérimentation, la moralité consistant dans la droiture. Cette méthode, le disciple doit l'appliquer à tous les cas d'espèce et les résoudre, par elle, suivant leur nature et les conditions présentes de son milieu.

Il semble que les Bouddhistes modernistes dont beaucoup

1. Notamment en Tunisie.

sont, sinon des militants du féminisme, du moins des pratiquants de sa meilleure doctrine par leurs efforts en faveur de l'instruction des filles et l'accueil fraternel qu'ils font aux femmes, dans leurs rangs, devraient s'en tenir à la constatation de ce fait. Quelques-uns essaient, pourtant, de disculper le vieux Bouddhisme de son attitude envers les femmes. Or, il n'y a pas à nier que celle-ci ne fût, souvent, aussi déplorable, au point de vue du bon sens, que celle de tant de nos Pères de l'Eglise. Les sermons de Jésus, pas plus que les discours du Bouddha ne peuvent être rendus responsables d'une aberration due, d'une part comme de l'autre, à l'état d'esprit anormal créé par le célibat monastique.

Un fait remarquable, pourtant, est que, malgré le ton passablement méprisant de quelques appréciations au sujet des femmes, celles-ci ont pris, dans la vie sociale des pays bouddhistes, une place parfois supérieure à celle qu'elles occupent dans nos nations européennes. La liberté et la capacité civile dont jouissent certaines femmes de l'Extrême-Orient dépassent celles des Françaises. Il y a donc lieu de ne pas prêter un crédit exagéré à quelques boutades de moines exaspérés par des désirs mal éteints, pas plus qu'il ne faudrait, d'autre part, songer à puiser dans le Bouddhisme des arguments tout faits pour soutenir des revendications féministes. « Cherchez ce qui est raisonnable, conforme à votre bien et à celui des autres » est-il dit. L'application judicieuse de ce précepte est laissée à la sagesse de chacun de nous.

La phrase, souvent relevée, parlant de « l'intelligence des femmes, large seulement de deux doigts¹ » est attribuée

1. Allusion à une sorte de plaisanterie sur l'habitude qu'ont les femmes d'écraser un grain de riz entre deux doigts pour jurer de son degré de cuisson. Depuis tant de siècles, dit-on, les femmes font cuire du riz et cependant elles n'ont pas encore appris à discerner quand il est cuit et doivent toujours s'en assurer avec leurs deux doigts.

dans les ouvrages auxquels on l'emprunte généralement¹, à Māra, le Mauvais, le Tentateur essayant de troubler une religieuse. L'idée qu'elle exprime n'a rien de commun avec la doctrine orthodoxe et la sage bhikshuni la repousse victorieusement.

Somā, nous est-il raconté, se trouve assise au pied d'un arbre à l'heure de la sieste et, tandis qu'elle cède à l'assoupissement, Māra cherche à susciter, en elle, l'inquiétude et le doute, quant au succès de ses efforts spirituels, espérant, ainsi, l'amener à y renoncer.

Sous cette forme imagée nous pouvons trouver l'expression d'une lutte d'idée soutenue, autrefois, par une fraction de Bouddhistes éclairés, contre ceux qui tenaient les femmes pour incapables à parvenir à la suprême sagesse, la Bôdhi, l'état d'Arahat. Ces passages et d'autres où se révèle un souci analogue, étant demeurés dans les Écritures canoniques, on peut en conclure que le Bouddhisme est loin d'être hostile à celles qui savent penser avec dignité et place sur le même rang les étres d'intelligence et de vertu égale, sans se préoccuper de leur sexe.

« Les hauteurs spirituelles auxquelles peuvent parvenir les sages sont difficiles à atteindre, insinue le Malin. La femme, avec son intelligence large de deux doigts, est incapable d'y accéder. »

Dans ces pensées, Somā reconnaît l'inspiration, la voir secrète de l'Ennemi et réplique :

« En quoi cette question de sexe concerne-t-elle ceux qui, possédant un cœur intrépide, accroissant continuellement leur savoir, marchent sans cesse de l'avant dans la Noble Voie. De quelle importance peut-elle être pour le disciple qui comprend la Loi (la loi des caractéristiques, impermanence et non-ré-

1. *Samyutta-Nikaya* et *Théri-gāthā*. (Traduction anglaise de ce dernier ouvrage par M^{me} C. A. F. Rhys Davids sous le titre de *Psalm of the Sisters*.)

tié substantielle de la personnalité). Adresse-toi, Māra, à celui qui mêle à un tel sujet, la pensée : « Je suis un homme » ou « Je suis une femme » celui-là t'entendra. »

Et le Tentateur se voyant découvert se retire confus.

Tout esprit assez fortement trompé pour entreprendre la conquête du Nirvāna peut aspirer à la victoire, telle est la leçon de cet épisode.

On voit que ce passage des Livres canoniques est loin d'être défavorable aux ambitions spirituelles féminines.

On est en droit d'affirmer que le Bouddhisme ne porte de jugement sur les femmes et n'attribue, au Bouddha, une attitude systématiquement hostile envers elle qu'à travers des ouvrages composés des siècles après la prédication du Maître et dans lesquels se reflètent, ainsi que nous l'avons déjà vu, non l'esprit de la philosophie primitive, mais les sentiments monastiques avec la déformation mentale, la déformation professionnelle, pourrait-on dire, qu'ils entraînent sous toutes les latitudes.

Nous devons, toutefois, noter que, de leur côté, les femmes ont manifesté peu d'inclination pour le Bouddhisme philosophique. Il ne semble pas que le Bouddha, au cours de sa carrière, ait rencontré une seule disciple femme qui fût autre chose qu'une dévote. La tradition mentionne, cependant, après sa mort, quelques intellectuelles parmi les bhikshunis et même des philosophes enseignant la Doctrine avec autorité, mais il est aisé de comprendre après l'exposé, si incomplet soit-il que nous venons de faire des théories bouddhistes, qu'elles cadraient mal avec les besoins et les aspirations de femmes illettrées, pour la plupart, ne connaissant que la vie molle, inconsciente et vide des Orientales.

La compréhension du Bouddhisme, en son intégrité et son austère simplicité, exige un développement mental déjà considérable. C'est pourquoi les foules n'y eurent jamais accès et

se sont constitué des Bouddhismes de fantaisie donnant asile à toutes leurs superstitions et leur matérialisme religieux.

Le défaut de culture scientifique et intellectuelle, chez les femmes, les dispose mal à embrasser une philosophie aussi sévère que celle du Bouddha, aussi, de nos jours, parmi les Modernistes, bien que ceux-ci ne témoignent, généralement, point de prévention à leur égard, le nombre des femmes est-il restreint. Quoique mieux préparés par leurs études et ce tempérament conventionnel que les mœurs courantes créent, respectivement, à chacun des deux sexes, les hommes aptes à se complaire dans la rigidité du stoïcisme bouddhiste n'ont jamais non plus été légion. Un écrivain allemand, Paul Dahlke¹, qui, bien qu'avec de prudentes restrictions, semble incliner vers les idées mysogines des vieux Bhikshus pourrait, se rappeler que l'effroyable décadence morale du Bouddhisme en Orient est œuvre masculine.

En somme, le Bouddhisme-religion, s'il a professé, à l'égard des femmes, des opinions peu clairvoyantes, est loin d'avoir atteint, dans cette voie, les théories excessives de beaucoup de Chrétiens et de Musulmans.

Faisons encore remarquer qu'en dehors de la puérilité de pareilles discussions, ceux des auteurs bouddhistes ayant parlé de l'impossibilité ou de la difficulté plus grande que les femmes auraient à atteindre la Bodhi, le Nirvāna, se sont mis en contradiction avec une des doctrines maîtresses du Bouddhisme, celle de l'impermanence des formations et de la non-réalité d'un *ego* immuable. Comment décréter ce dont est capable *cela* qu'il est impossible de saisir, de fixer en une minute de repos pour en déterminer la puissance d'effort, de clairvoyance, de compréhension. Comment savoir, en considérant ce tourbillon d'atomes formant une personnalité

1. Paul Dahlke : *Buddhist Essays*.

momentanée, quels éléments en seront éliminés la minute suivante, quels éléments nouveaux y entreranno, capables de modifier son équilibre et ses potentialités ? Parler d'hommes, de femmes, classer leurs aptitudes réciproques, les déclarer arrêtées, stables, immuables n'est pas un langage bouddhiste. Ceux qui l'ont tenu se sont laissé reprendre au piège de la foi en la personnalité. Comment pourrait-il y avoir des caractères masculins et féminins permanents et existant « en soi » alors qu'il n'y a pas de « Moi » auquel ils puissent s'attacher, mais seulement des agrégats perpétuellement mouvants et changeants dont l'*identité* dure « le temps d'une respiration », « le temps d'une pensée ».

On pourrait arguer que les caractères extérieurs du sexe persistent pendant toute la durée de la vie de l'individu, des caractères sexuels mentaux pourraient persister de même. Il faut se rappeler, alors, que le Bouddhisme conçoit les phénomènes constituant la mentalité, comme infiniment plus mouvants et moins stables que ceux qui assurent la durée de notre forme physique : « Le corps paraît subsister quelques années, mais cela qui est nommé l'esprit se produit et disparaît dans une transformation incessante et perpétuelle¹. »

Le Bouddhisme n'a édicté aucune règle en ce qui concerne la vie sociale des femmes. A elles, comme à tous, s'adresse le précepte : « Cherchez par vous-même et tenez pour vrai ce qui est raisonnable, ce qui peut servir à votre bien et à celui des autres. » Quant à leur vie spirituelle, à leur situation en face de la Doctrine, de la Délivrance, de la Sagesse, du Nirvāna, cette phrase du *Mahāvagga*, déjà plusieurs fois citée, nous donne la note juste et la réponse bien orthodoxement bouddhiste aux enfantines discussions touchant leurs aptitudes.

1. *Samyutta Nikāya*.

Ayant considéré combien la compréhension des théories et du système mental qu'il voulait enseigner serait difficile à l'humanité et décidé, pourtant, à entreprendre cette tâche ardue en faveur du petit nombre des intelligences susceptibles de le comprendre, le Bouddha s'écrie :

« Large soit ouverte à tous la porte de l'Eternel, que celui qui des oreilles entend¹ ! »

Celui ou celle « qui a des oreilles entendra ». Toutes dissertations autour de ce fait si simple sont oiseuses, telle est la conclusion rationnelle à laquelle s'arrêtent, volontiers, les plus éclairés des Modernistes.

* *

Un second point, beaucoup plus important et englobant d'ailleurs, celui qui précède sollicite l'attention des Modernistes bouddhistes. Il s'agit de cet ensemble complexe de problèmes désignés collectivement sous l'appellation courante de « question sociale ».

Nous ne sommes plus au temps — si jamais pareil temps a existé — où une religion, une philosophie pouvaient se cantonner dans le domaine spirituel et ignorer dédaigneusement les souffrances matérielles des êtres. L'on exige, à notre époque, que les discours se résolvent en application tangibles et que, quelles que soient les félicités mystiques qu'une doctrine puisse dispenser, elle se souvienne que nous avons un corps et s'intéresse à son bien-être.

Moins que tout autre système le Bouddhisme pourrait échapper à cette exigence. Ne constitue-t-il pas, de par ses théories fondamentales, une insurrection de l'homme contre la souffrance ?...

1. L'Eternel — le Nirvâna.

Faut-il reprendre, ici, les objections déjà étudiées précédemment¹ ? La douleur que le Bouddha eut en vue n'a rien de commun avec les souffrances très matérielles de nos prolétaires contemporains. — Evidemment, il eût été un piètre philosophe si, considérant les misères humaines, il ne leur avait pas soupçonné de sources plus profondes que la concentration des capitaux ou tout autre des causes immédiates que découvrent, en tous les âges, de bons gens au cerveau naïf. D'ailleurs, les conditions sociales du monde où s'écoula sa vie n'avaient aucun rapport avec les nôtres. L'inégalité sociale d'alors se résumait dans la caste, loi inflexible devant laquelle tous se courbaient.

Certains ont tenté de représenter le Bouddha sous les traits, sinon d'un révolutionnaire, du moins d'un leader des revendications sociales. C'était imprudent, car il est fort peu probable qu'il existât, à son époque, des revendications sociales au sens où nous l'entendons. Pareille entreprise vaut celle qui consiste à faire de Jésus un socialiste agitateur des masses populaires.

En face des castes, le Bouddha eut la seule attitude qui pût convenir à son caractère, il les ignora, incitant, ainsi, ses disciples à les ignorer à leur tour.

Le côté moral de la distinction des castes est seul envisagé dans les discours, rapportés par les Ecritures : « Celui que j'appelle un Brâhmane, y est-il dit, ce n'est pas celui qui est né d'une certaine mère ou d'un certain père, mais celui qui est savant, intègre, charitable, plein de droiture. Et celui que je tiens pour un paria, c'est celui qui est impur, non par le fait de sa naissance ou de quelque infraction rituelle, mais parce qu'en lui habitent la déloyauté, la colère, l'avarice, la haine, l'ignorance. Brâhmane, ou Coudra, chacun se fait tel

1. Voir p. 53.

par ses œuvres. Comme conséquence de cet enseignement, le disciple pouvait déduire que le respect prescrit, par la loi, envers le Brâhmane il le devait à l'homme qui se conduisait en Brâhmane, quelle que fut la famille qui l'avait engendré et que l'éloignement où les mœurs prescrivaient de tenir le hors-la-loi par naissance, il pouvait le témoigner à celui qui s'était mis en dehors de la loi morale de la justice et de la droiture.

L'anecdote suivante dont nous ne pouvons pas bien saisir toute la portée et l'audace revêt, dans l'Inde, un caractère véritablement révolutionnaire :

Un jour, Ananda, le cousin du Bouddha, passant à côté d'un puits, vit une fille de la caste des Mâtanga qui y remplissait une cruche. Comme il avait soif, il lui demanda de l'eau à boire : « Comment peux-tu me demander de l'eau à moi, une hors-caste dont le seul contact te souillerait ? » lui répondit la fille. Ananda répliqua : — « Ma sœur, je ne te demande point à quelle caste tu appartiens ; je te demande à boire. » La fille chandâla fut remplie d'une surprise joyeuse à des paroles si nouvelles pour elle et lui tendit sa cruche. Ananda la remercia et continua sa route ; mais la fille, apprenant qu'il était un des disciples du Bouddha, se rendit au lieu où se trouvait le Bienheureux Maître. Alors, celui-ci, comprenant les sentiments de reconnaissance qu'elle gardait à Ananda, s'en servit pour ouvrir ses yeux à la vérité et elle fut reçue parmi les religieux.

En apprenant qu'une chandâla avait été admise parmi les Bhikshunis, le roi Prasenajit, les Brâhmanes et les Nobles de la ville de Srāvastī furent grandement scandalisés et vinrent auprès du Bouddha pour lui faire des remontrances. Celui-ci leur répondit en leur démontrant la futilité des distinctions de castes par le raisonnement suivant : « Il existe une

différence marquée entre les cendres et l'or, mais rien de semblable ne sépare un Brâhmane d'un Chandâla. Un Brâhmane ne naît pas comme le feu du sacrifice, il ne descend pas miraculeusement du ciel, il n'arrive pas porté sur le vent, il ne surgit pas de la terre entr'ouverte. Le Brâhmane sort de la matrice d'une femme absolument de même que le Chandâla. Tous les êtres humains possèdent les mêmes organes, il n'y a aucune différence entre eux. Comment peut-on les considérer comme étant d'une autre essence les uns que les autres ? La Nature ne reconnaît aucune distinction de ce genre. »

Le Bouddhisme déclarant formellement que le salut (la délivrance de la souffrance) est œuvre individuelle, qu'il s'atteint par le développement de l'intelligence, l'élévation de la mentalité, ne peut, sans se contredire, prétendre sauver l'humanité, pas plus au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel. Selon la parole des Écritures, c'est à elle qu'il incombe de faire l'effort nécessaire¹. Chacun doit se délivrer lui-même. Le Bouddha nous a proposé une méthode de salut, mais ne s'est jamais présenté comme un sauveur.

C'est mal saisir l'esprit du Bouddhisme que de penser que la doctrine du Tabhâgata n'envisage que la douleur morale. La séparation entre le domaine spirituel et le domaine matériel n'y revêt pas le caractère tranché qu'elle affecte dans nos religions occidentales. L'affranchissement spirituel s'y poursuit par des moyens dont beaucoup sont franchement basés sur le fonctionnement de notre organisme matériel. Du reste, si la préoccupation de la souffrance physique n'avait pas hanté le Bouddhisme, nous n'y trouverions pas ce thème, revenant sans cesse, du respect de la vie des êtres, cette injonction, répétée à satiété, de ne point leur nuire, de ne pas leur causer

1. « C'est à vous-mêmes de faire l'effort, les Bouddhas ne peuvent qu'en-seigner. » [*Dhammapadam*].

de mal et, selon la belle idée du *Mahāvamsa*, de respecter leur rêve de bonheur et de contribuer à son accomplissement.

Ce bonheur-là est un bonheur humain, même moins, un humble bonheur d'animal. Le Bouddhisme, auquel on a souvent reproché sa hauteur aristocratique, ne croit pas — à l'inverse du Christianisme — qu'il soit possible de réunir, demain, dans une même Jérusalem céleste, les êtres aux mentalités si variées que porte notre terre. Le rêve de bonheur des uns est loin de celui du bonheur des autres, mais si tous ces rêves ne tendent point à des fins supérieures, tous ceux qui ne lésent pas la réalisation des équitables aspirations d'autrui sont légitimes. Le Bouddhisme sait que l'individualité momentanée de l'homme vient de loin, fait d'éléments dont l'origine se perd dans l'infini des âges. Il sait que cet homme est un résultat, le produit d'une somme incalculable de vies, d'influences, d'actions et de réactions et que si l'on peut essayer d'éveiller en lui des dispositions, des énergies latentes, s'efforcer d'exciter des cellules engourdies, tenter l'assimilation de nouveaux éléments à cet agrégat instable voué aux perpétuels échanges avec le monde ambiant, ce serait, cependant, folie de vouloir faire passer tous les êtres sous la toise d'un idéal quelconque.

Sans doute, c'est une figure touchante entre toutes que celle de saint François d'Assise prêchant l'Evangile aux oiseaux ou aux poissons, mais, c'est là démence ingénue d'un cœur tendre et non œuvre de logicien et de savant.

Si le Bouddhisme conseille, à tous, l'effort vers l'intelligence libératrice, il a conscience que l'effort de certains est de médiocre portée et que la réalisation du Nirvāna est lointaine pour le plus grand nombre et c'est alors qu'intervient, dans son activité, ce respect du rêve de bonheur même le plus enfantin.

Le Bouddhisme, qui ne croit pas à la valeur éducative ou morale de l'ascétisme volontaire, ne croit pas davantage à

celle de l'ascétisme forcé auquel la misère condamne tant d'hommes. Pour lui, toute douleur est mauvaise, toute souffrance est à extirper.

Contraints par la doctrine en laquelle ils ont foi, d'annoncer un salut qui est, non un don fait au pieux dévot, en réponse à ses prières, mais une conquête ardue de l'esprit humain, les Bouddhistes modernistes n'ont pu s'empêcher de constater, non seulement combien les conditions de vie, dans nos sociétés modernes, broyaient d'humbles « rêves de bonheur », mais, aussi, comment la misère, le surmenage, la transformation de l'homme en outil vivant abaissaient le niveau mental des peuples, entravaient leur marche vers l'intelligence, vers le salut. De cette constatation au socialisme il n'y avait qu'un pas. Bien des Modernistes l'ont franchi ou s'approprient à le franchir tandis que d'autres, sans aborder la question des réformes sociales proprement dites, s'attachent au développement de l'instruction qui doit mettre les intéressés à même de travailler intelligemment et efficacement pour leur propre cause.

On rencontre dans les ouvrages modernistes d'éloquents et vibrants commentaires autour du précepte : « Tu ne voleras ni ne déroberas pas, mais tu aideras chacun à posséder les fruits de son travail ». La pensée qu'il inspire est bien

1. Voici un de ces commentaires d'origine hindoue : « L'esprit du Bouddhisme est essentiellement socialiste, c'est-à-dire qu'il enseigne l'union d'action combinée en vue d'une fin sociale. Il est totalement opposé à cet individualisme avec sa lutte sans remission, sans scrupule et sans pitié, pour la richesse, considérée comme l'objet suprême de l'effort humain qui rongé les nations, son-disant à la tête du progrès... L'accumulation du capital entre les mains d'un petit nombre ne peut avoir aucune justification morale. Le capital n'est pas, comme certains économistes le prétendent, le résultat de l'épargne personnelle, mais provient de l'accumulation des parts de bédécise enlevées aux producteurs dont un grand nombre sont réduits à la condition d'esclaves pour le confort et le plaisir de quelques-uns. En quoi ceci diffère-t-il du vol?... Le Bouddhisme interdit le vol sous toutes ses formes quel que soit le nom euphémique sous lequel on puisse le désigner [P. Lakshmi Narasu : *The Essence of Buddhism*].

véritablement fidèle au sens de la doctrine du Tathāgata comme il se révèle, non pas à ceux qui en dissèquent la lettre morte, mais à ceux qui essaient d'en vivre l'esprit.

A cette religion sans dogmes qui enjoint à ses fidèles de ne croire aveuglément ni les Ecritures sacrées, ni la parole même du Bouddha, nous ne pouvons, en effet, rien demander de plus qu'une inspiration enveloppant la conscience du disciple, le guidant parmi une civilisation complètement étrangère à l'époque où vécut le Maître, vers des actes que celui-ci n'aurait pu imaginer mais qui traduisent fidèlement, dans le langage de notre siècle, la pensée qu'il eût, jadis, revêtu d'une forme très dissemblable.

D'après le mouvement qui se dessine déjà et les conséquences qu'entraînent logiquement les théories qu'ils professent, on peut supposer que les Modernistes bouddhistes seront des hommes d'avant-garde.

APPENDICE

Quel que soit le désir de fidélité apporté dans l'exposé d'une doctrine, il y a toujours lieu de craindre que les tendances personnelles de l'auteur et la déformation, presque inévitable que subissent, en empruntant nos langues corumpées, les théories issues de la pensée orientale, ne contribuent à nous présenter celles-ci sous un jour spécial, involontairement partial ou incompréhensif, en des termes malhabiles à rendre l'idée originale qu'ils ont à exprimer. Il peut donc être utile de joindre aux chapitres précédents une suite de fragments, empruntés aux Ecritures canoniques, qui compléteront les explications données dans ceux-ci, rectifieront, au besoin, les impressions qu'elles auront laissées et permettront, dans tous les cas, de mieux pénétrer l'esprit dont est animé l'enseignement bouddhiste.

Dans la même pensée de défiance pour l'influence que des inclinations personnelles pourraient excrocer sur le choix des passages cités, une forte partie de ceux-ci ont été reproduits d'après une sélection de textes traduits, pour une brochure de propagande, par un membre de la *Buddhasana Samagana* (Société bouddhiste internationale) de Rangoun, en Birmanie. Le choix des autres a été guidé par les citations les plus fréquemment rencontrées dans les revues et les ouvrages bouddhistes.

La littérature bouddhique est d'une richesse prodigieuse. Il est bon de rappeler que les volumes composant un seul ouvrage tibétain formèrent, dit-on, lorsqu'on eut à les démembrer, la charge de quatre-vingts chameaux. Même si l'on se borne aux Ecritures de l'Eglise du Sud, il est facile d'y trouver, en dehors des théories essentielles, l'expression d'opinions très diverses. L'histoire de ces opinions, quoique souvent intéressante, sort du plan de cette étude en laquelle nous n'avons pas songé à montrer toutes les variantes issues du Bouddhisme. En reproduisant quelques-uns des fragments les plus anciens et les plus souvent mis en lumière par les auteurs bouddhistes, nous obtiendrons, d'une part, des notions touchant les vues en honneur dans la période la plus rapprochée de la prédication du Bouddha, l'écho de discours peut-être tenus par le Maître lui-même et, d'autre part, l'indication des tendances philosophiques et religieuses du Bouddhisme contemporain et moderniste, ce qui constitue le réel sujet et le but de cet ouvrage.

Il n'y a pas de feu égal à la convoitise, pas de péché égal à la haine, pas de douleur égale à la douleur de l'existence. Nul bonheur n'est aussi grand que la paix de l'esprit.

Dhammapada.

Longue est la nuit pour celui qui veille, longue la route pour qui est fatigué. Longue la succession des existences pour les êtres aveugles qui ne connaissent pas la Loi.

Dhammapada.

Mes efforts tendent à alléger le fardeau de souffrances et à le rejeter pour jamais. C'est pourquoi je cherche le sentier de la délivrance finale et complète.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Celui qui est emprisonné entre quatre murailles ne peut s'échapper. Ainsi ce monde est-il emprisonné entre les murs de roc de la naissance, de la décrépitude, de la maladie et de la mort.

APPENDICE

Ceux-là seuls qui ont compris la Loi et agissent en conformité avec elle échapperont à cette prison de la douleur.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Je ne cherche nulle récompense, pas même à renaitre dans le Ciel, mais je cherche le bien des hommes. Je cherche à ramener ceux qui se sont égarés, à éclairer ceux qui vivent dans les ténèbres de l'erreur, à bannir du monde, toute peine et toute souffrance.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Que pensez-vous, ô disciples, qui soit le plus grand, les eaux du vaste océan ou les pleurs que vous avez versés tandis qu'en ce long pèlerinage vous erriez, vous précipitant de nouvelles naissances en de nouvelles morts, unis à ce que vous laissez, séparés de ce que vous aimez ?... La mort d'une mère, la mort d'un père, la mort d'une sœur, la mort d'un frère, la mort d'un fils, la mort d'une fille, la perte des parents, la perte des biens, tout cela, à travers de longs âges, vous l'avez éprouvé. Sans commencement et sans fin est le *Samsāra*. Impossible à connaître est le commencement des êtres enveloppés par l'ignorance, qui, enchaînés par le désir de l'existence, sont conduits à des naissances toujours renouvelées et poursuivent le cercle des transformations. Ainsi, pendant de longs âges, vous avez souffert les peines, l'infortune, la douleur et gavé le sol des cimetières, longtemps assez, en vérité, pour être lassé de l'existence, longtemps assez pour se détourner de l'existence, longtemps assez pour s'échapper de tout cela.

Samyutta Nikaya.

De la convoitise naît la douleur, de la convoitise naît la crainte. Celui qui est entièrement libre de convoitise ne connaît ni la douleur ni la crainte.

Dhammapada.

Celui qui secoue le joug difficile à secouer, de la convoitise, l'affliction se détache peu à peu de lui comme les gouttes d'eau glissant sur une feuille de lotus.

Dhammapada.

Je veux découvrir une noble vérité, un but différent des buts ordinaires des hommes : Je veux mettre un terme aux douleurs qui naissent de l'existence.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Nul être animé, possédé par le désir, ne peut échapper à la douleur. Ceux qui l'ont pleinement compris prennent le désir en haine.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Poussé par la convoitise, le commun des hommes court ça et là ainsi qu'un lièvre pourchassé. Une fois lié et enchaîné par elle, la souffrance, pour longtemps, pèse sur lui. Qu'il repousse la convoitise le disciple qui désire mener une vie sainte.

Dhammapada.

Quelle est la racine du mal ? — La convoitise, la haine, l'illusion sont les racines du mal. Et quelles sont les racines du bien ? — Être affranchi de la convoitise, de la haine, de l'illusion sont les racines du bien.

Majjhima Nikaya.

Bonne est la maîtrise du corps, bonne la maîtrise du langage, bonne la maîtrise de l'esprit, bonne est la parfaite maîtrise de soi-même. Le disciple qui est maître de lui-même s'affranchira de toute douleur.

Dhammapada.

Le don de la Loi¹ surpasse tout autre don, la douceur de la Loi surpasse toute autre douceur, la jouissance causée par la Loi surpasse toute autre jouissance, l'extinction de la convoitise surmonte toute douleur.

Dhammapada.

Voici, amis, les trois grandes passions : la soif de l'amour, l'attachement à l'existence, l'aveuglement de l'ignorance. Avec l'ignorance naissent toutes les passions. Avec la destruction de l'ignorance, toutes les passions sont également détruites. C'est le Sentier aux huit embranchements qui conduit à la destruction de la passion.

Majjhima Nikaya.

Voici les quatre impulsions vers l'existence : l'attachement au désir, à la spéculation², aux rites religieux et à la doctrine de l'immortalité de l'*ego*. Par la naissance du désir naît, aussi, l'impulsion vers l'existence³. Par la suppression du désir l'impulsion vers l'existence est également supprimée. C'est le Sentier aux huit

1. La loi : Dharma, signifiant la Doctrine bouddhiste : Les auteurs modernes interprètent ce passage en traduisant : Le don de la Vérité, la douceur de la Vérité, la jouissance causée par la Vérité...

2. Spéculation philosophique, métaphysique, etc.

3. Vers l'existence qui est le moyen de réaliser le désir, d'atteindre son objet.

embranchements qui conduit à la suppression de l'impulsion vers l'existence¹.

Majjhima Nikaya.

Une conduite bienveillante garde le cœur en paix. Par le manque de bienveillance la semence de toutes les vertus périt.

To sho hing stan king.

La courtoisie est le plus précieux des joyaux. La beauté que ne complète pas la courtoisie est comme un jardin sans fleurs.

Buddhacarita.

Eviter la compagnie des sots, être en communion avec les sages, rendre honneur à ce qui le mérite est une grande bénédiction.

Mahaparinibbana Sutta.

Subjugue la colère par la bienveillance, surmonte le mal par le bien, conquiers celui qui est avide par la libéralité et le menteur avec des paroles de vérité.

Dhammapada.

Soyez inébranlables dans l'accomplissement de vos devoirs grands et petits. Menez une vie à l'abri du blâme, d'accord avec les préceptes et que vos paroles, de même, soient irréprochables.

Mahaparinibbana Sutta.

Il n'y a pas de bonheur en dehors de la droiture.

Attanagaluvinisa.

Qu'est-ce qu'un véritable don ? — Un don en retour duquel aucune espèce de récompense n'est attendue.

Prasnoittaramalika.

Un homme ayant de l'autorité sur les autres doit être doux envers les faibles.

Udanavarga.

De même que des aliments mêlés de poison, j'abhore le bonheur que souille l'injustice.

Jatakamala.

Les caractères distinctifs de la vraie religion sont : la bonne volonté, l'amour, la véracité, la pureté, la noblesse des sentiments et la bonté.

Inscription d'Asoka.

1. Se rappeler ce qui a été au cours de l'ouvrage. Existence doit toujours être entendu au sens d'existence de la personnalité de l'idée de « Moi ».

Celui qui marche dans la voie de la droiture est toujours près de moi. même quand il en est éloigné.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Je veux agir envers les autres avec un cœur pur, plein d'amour, exactement comme je voudrais qu'ils agissent envers moi.

Lalitā Vistara.

Les actions que nous avons accomplies dans le passé nous suivent comme notre ombre : pour le bien ou pour le mal, suivant leur nature.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Fuir tous les vices, pratiquer toutes les vertus, purifier son cœur, telle est la religion des Bouddhas.

Dhammapāda.

Celui qui est entièrement pur de tout mal, comme le ciel est pur de taches et la lune de souillures, celui-là je l'appelle un religieux.

Udanaparga.

Le Bouddha n'estime pas les dons qui lui sont offerts, mais, seulement, les aumônes distribuées à ceux qui sont dans le besoin.

Milindapañha.

Après que vous aurez étudié la doctrine, que vos cœurs purifiés trouvent leur joie en accomplissant des actes en accord avec elle.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Mieux vaut, pour moi, mourir dans la bataille contre le mal que d'être vaincu par lui en demeurant vivant.

Padhama Sutta.

Être charitable, vivre selon les préceptes, prendre soin de sa famille, être irréprochable dans ses actions est une grande bénédiction.

Mahānāgala Sutta.

Les bonnes choses de ce monde passent, mais les trésors gagnés par une vie de droiture sont impérissables.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Comme on lave la main avec la main, le pied avec le pied, de même la droiture est purifiée par la sagesse et la sagesse est purifiée par la droiture. Là où il y a droiture il y a sagesse, là où il y a sagesse il y a droiture et la sagesse de l'homme droit, la droi-

ture de l'homme sage sont de toute droiture et de toute sagesse celles qui ont, en ce monde, le plus de prix.

Sonadanda Sutta¹.

Semblables à moi sont ceux-là. Semblable à ceux-là je suis. S'identifiant, de la sorte, avec autrui, l'homme sage ne tue pas et n'est pas cause que l'on tue.

Sutta Nipata.

Tu ne fais pas bien en m'incitant à commettre de mauvaises actions. Même si tu dis : « Nul ne le saura », l'action en sera-t-elle moins mauvaise ?

Jatakamala.

Celui qui ne fait de mal à aucun être, soit fort, soit faible ; celui qui ne tue pas, qui ne permet pas de tuer, celui-là je l'appelle un religieux.

Dhammapāda.

Ce n'est pas en tenant de beaux discours que l'on devient un sage. Celui qui est pacifique, bienveillant et sans crainte, voilà le vrai sage.

Dhammapāda.

Ce n'est pas manger de la viande qui rend impur, c'est être dur, médisant, déloyal, sans compassion, hautain, avare, ne faisant part de son bien à personne.

Amagandha Sutta.

Un beau langage qui n'est pas suivi d'actes en harmonie avec lui est comme une fleur splendide aux brillantes couleurs, mais sans odeur.

Dhammapāda.

Mes œuvres sont mon bien. Mes œuvres sont mon héritage. Mes œuvres sont la matrice qui m'a porté. Mes œuvres sont la race à laquelle j'appartiens. Mes œuvres sont mon refuge.

Anguttara Nikaya.

Ce n'est pas moi, ô disciples, qui attaque le monde, mais le monde qui m'attaque. Un apôtre de la vérité ne doit avoir de contestation avec personne dans le monde.

Samyutta Nikaya.

1. Dans le *Dighā Nikāya*. Déjà cité p. 420 d'après la citation d'Oldenberg.

Donner à manger à un simple bonneté homme (dans le **besoin**) vaut infiniment mieux que de se livrer à l'étude des questions relatives aux esprits du ciel et aux démons, qui occupent tant de gens.

Sutra en 42 articles¹.

En quoi consiste la religion ? — Elle consiste à faire aussi **peu** de mal que possible, à faire du bien en abondance. Elle consiste dans la pratique de l'amour, de la compassion, de la véracité, de la pureté dans tous les domaines de la vie.

Inscription d'Asoka.

Ce n'est pas manger de la viande qui rend impur, c'est la colère, l'intempérance, l'égoïsme, l'hypocrisie, la déloyauté, l'envie, l'ostentation, la vanité, l'orgueil, c'est se complaire dans la société de ceux qui commettent l'injustice.

Amagandha Sutta.

Ce n'est pas la naissance qui fait de l'homme un « hors-caste ».

Ce n'est pas la naissance qui fait de l'homme un Brâhmane.

Par ses actions, l'homme devient un « hors-caste ». Par ses actions, l'homme devient un Brâhmane.

Vasala Sutta.

Que votre conduite, votre langage, votre esprit, votre corps soient purs, soyez francs, ouverts, honorables, non dissimulés. Cependant ne vous enfliez point, ne regardez pas les autres avec hauteur à cause de votre pureté.

Majjhima Nikaya.

Ni l'abstinence de la viande ou du poisson, ni la nudité², ni la tête rasée, ni la mutilation du corps, ni les vêtements de couleurs spéciales, ni l'adoration d'un Dieu ne peuvent purifier un homme qui n'est pas affranchi de l'illusion.

Amagandha Sutta.

Le laïque qui suit la doctrine ne doit pas être adonné aux **boissons** enivrantes. Il ne doit pas inviter un autre à boire, ni approuver celui qui boit parce qu'il sait que l'aboutissement de l'intempérance est la folie. Par l'habitude de l'ivresse, les fous tombent dans

1. L'indication d'origine est donnée par la brochure publiant cette suite de citations. Je ne retrouve pas ce passage dans l'édition du *Sutra* en 42 articles d'après la traduction de L. Feer.

2. Allusion aux ascètes qui s'imposaient l'obligation de vivre nus en toutes saisons.

le mal et entraînent les autres dans l'intempérance. Les hommes doivent fuir ce repaire de tous les maux, ce délire, cette folie en lesquels, seuls, les êtres dénués d'esprit trouvent leur joie.

Dhammika Sutta.

Lorsque vous parlez à une femme, faites-le en toute pureté de cœur. Si elle est vieille, considérez-la comme une aïeule ; si elle est plus âgée que vous, considérez-la comme une mère ; si elle est plus jeune, considérez-la comme une sœur ; si elle est encore enfant, traitez-la avec bonté et respect.

Sutra en 42 articles.

Quelle que soit la cause de votre souffrance, ne blessez pas un autre.

Udanavarga.

Suis le sentier du devoir ; montre de la bonté envers tes frères et ne les fais pas tomber dans la souffrance.

Avadana Sutta.

Tenez pour des « hors-castes » ceux qui font du mal et blessent les créatures vivantes, ceux qui sont dénués de sympathie pour les êtres.

Vasala Sutta.

Celui qui s'efforce d'atteindre son bonheur personnel en maltraitant ou en faisant périr des êtres qui, eux aussi, tendaient vers le bonheur, ne trouvera pas le bonheur.

Dhammapada.

Ce n'est pas pour l'amour de mon propre bien que je pratique la bienveillance, mais j'aime la bienveillance parce que mon désir est de contribuer au bonheur des êtres.

Jatakamala.

L'homme vraiment vertueux aide ceux qui sont dans le besoin par pur sentiment de compassion, sans aucun espoir de profit personnel, ayant peu de souci que ses bonnes actions soient connues de quelqu'un ou non.

Jatakamala.

Le disciple vit en conciliateur de ceux qui sont divisés, unissant plus étroitement ceux qui sont amis, établissant la paix, préparant la paix, riche en paix, prononçant toujours des paroles de paix.

Tevijja Sutta.

Ce ne sont point des rites superstitieux qu'il faut accomplir. La bonté envers les servileurs et les inférieurs, le respect envers ceux qui méritent le respect, le contrôle de soi-même joint à la bienveillance dans les rapports avec les êtres vivants, ces choses et les actes vertueux analogues sont, en vérité, les rites qui doivent être accomplis en tous lieux.

Inscription d'Asoka.

La plus nécessaire des choses est d'avoir un cœur compatissant. Nous ne devrions ni maltraiter ni opprimer personne. Nous devrions nous détourner de l'erreur et marcher dans la voie droite. Pour les consoler et les aider, nous devrions nous approcher de ceux qui languissent dans les chaînes.

Fo-sho-king-tsan-king.

Heureux est l'homme dont les sens sont purifiés et pleinement sous son contrôle.

Udanavarga.

Par-dessus toutes choses évitez l'étourderie. L'étourderie est l'ennemie de toutes les vertus.

Fo-sho-king-tsan-king.

Luttez de toutes vos forces. Ne laissez pas la paresse trouver place dans votre cœur.

Fo-sho-king-tsan-king.

Je considère le bonheur des êtres comme un but pour lequel je dois sans cesse lutter.

Inscription d'Asoka.

Lorsque celui qui fait le bien cesse de se préoccuper du résultat de son acte, l'ambition et la colère s'éteignent en lui.

Lalitā Vistara.

Tous les êtres soupirent après le bonheur, que la compassion s'étende donc sur eux tous.

Mahāvamsa.

La confiance en un secours extérieur apporte la détresse, seule, la confiance en soi-même produit la force et la joie.

Fo-sho-king-tsan-king.

4. C'est la doctrine de l'effort désintéressé que nous avons rencontrée au cours de cet ouvrage le : « Sois attentif à l'accomplissement de l'œuvre, jamais à ses fruits » que nous trouvons dans le Védantisme comme dans le Bouddhisme.

Réveille-toi ! Debout ! Y a-t-il du sommeil pour ceux qui sont malades et percés par les flèches de la souffrance ?

Uthana Sutta.

En vainquant votre ennemi par la force, vous accroîtrez sa haine, mais vous ne moissonnerez pas de douleur en le vainquant par l'amour.

Fo-sho-king-tsan-king.

Le juste estime sa peine comme un gain lorsque celle-ci peut accroître le bonheur d'autrui.

Jatakamala.

Quel intérêt cela a-t-il pour toi, qu'un autre soit coupable ou non ? Viens, ami, et regarde à ta propre voie.

Amagandha Sutta.

De même que dans une maison dont la toiture est bonne ne pénètre point la pluie, de même, dans un esprit adonné à la méditation ne pénètre point la passion.

Dhammapada.

Le sage ne demeure pas immobile, il marche sans cesse de l'avant vers une lumière plus grande.

Fo-sho-king-tsan-king.

Ah ! vivons heureux, sans haïr ceux qui nous haïssent. Au milieu des hommes pleins de haine habitons sans les haïr.

Ah ! vivons heureux sans être malade au milieu de ceux qui le sont. Parmi les malades habitons sans l'être.

Ah ! vivons heureux sans avoir de désir parmi ceux qui sont livrés à la convoitise ! Au milieu des hommes pleins de désirs, habitons sans désir.

Ah ! vivons heureux, nous qui n'appelons rien le nôtre. Nous serons semblables aux Dieux de lumière nous nourrissant, comme eux, de bonheur.

Dhammapada.

De même que la dure herbe kuça déchire la main qui ne sait pas comment la saisir, ainsi l'ascétisme pratiqué mal a propos conduit dans la voie inférieure.

Dhammapada.

Lève-toi ; ne sois pas indolent ! Suis la voie droite ! Celui qui marche ainsi vit heureux dans ce monde et dans tous les autres.

Dhammapada.

Stimule-toi, toi-même; dirige-toi, toi-même; ainsi protégé par toi-même et plein de clairvoyance tu vivras heureux.

Dhammapada.

Ceux qui opposent la mauvaise volonté à la mauvaise volonté ne deviendront jamais purs. Ceux qui, au contraire, éveillent, en eux, la bonne volonté, apaisent ceux dont le cœur est plein de haine.

Udanavarga.

Par l'activité virile, l'effort vigilant, l'empire sur soi-même, la modération, le sage peut se faire une île que les flots ne submergent pas.

Dhammapada.

C'est à vous-mêmes de faire l'effort les Tathāgatas (les Bouddhas) ne peuvent qu'enseigner.

Dhammapada.

Ne vous départez pas de votre entreprise (la recherche de la délivrance) pour l'amour d'un autre, quel que grand que celui-ci puisse être. Quand vous avez vu votre but, tenez-vous y fermes et inébranlables.

Dhammapada.

Le véritable culte ne consiste pas à offrir de l'encens, des fleurs et autres choses matérielles, mais à s'efforcer de suivre la même voie que celui que l'on révere.

Jatakamala.

La vigilance est la voie de l'immortalité, la nonchalance le chemin de la mort. Ceux qui persistent dans la vigilance ne mourront pas, les nonchalants sont déjà comme morts.

Dhammapada.

Ne regarde pas les fautes de ton prochain, ce qu'il a fait ou omis de faire. Tourne plutôt les yeux vers tes propres fautes, tes omissions et tes négligences.

Dhammapada.

L'indolence est une infirmité, la paresse perpétuelle, une souillure. Par un vigoureux effort, aidé par la clairvoyance, vous arracherez cette flèche empoisonnée qui est l'indolence.

Uttiana Sutta.

Un homme n'est pas un maître parce qu'il soumet, despotique-

ment, des êtres vivants à la souffrance; celui-là peut être appelé un maître qui a compassion de tout ce qui vit.

Dhammapada.

Attentif au milieu des étourdis, éveillé au milieu des endormis, l'homme intelligent marche, laissant les autres aussi loin derrière lui qu'un coursier distance des bêtes de charge.

Dhammapada.

Veillons aux portes de nos sens. Soyons modérés en ce qui regarde la nourriture. Vouons-nous à la vigilance et armons-nous d'une intelligence non voilée de nuages.

Majjhima Nikaya.

Allège, ô disciple, cette barque pesante, vidée elle voguera légèrement. Quand tu seras affranchi des haines et des désirs, tu atteindras le Nirvāna.

Dhammapada.

Lutte avec énergie, traverse le courant. Quand tu auras compris comment se dissolvent les formations (les saṅkhāras), tu comprendras cela qui n'est pas formé (l'Incréé, le Nirvāna).

Dhammapada.

Le vrai disciple a rejeté l'énervement et la paresse, il est affranchi de la nonchalante lassitude. Aimant la lumière, intelligent et clairvoyant, il purifie son cœur de toute nonchalance et paresse.

Majjhima Sutta.

Fais-toi une île à toi-même, travaille fortement, soit savant. Quand tes souillures auront disparu et que tu seras libre de fautes, tu ne seras plus assujéti à la décrépitude et à la mort.

Dhammapada.

Comme il parle, le Parfait agit. Comme il agit, le Parfait parle. Et c'est parce qu'il parle comme il agit et agit comme il parle qu'il est appelé le Parfait.

Itivattaka.

Je vous adjure, ô disciples, pour l'amour de vous-mêmes soyez diligents. Consacrez-vous à la purification de votre propre esprit.

1. La décrépitude et la mort qui sont l'accompagnement inéluctable des renaissances auxquelles tend celui qui est sous l'empire de l'illusion et du désir de la vie personnelle.

Soyez vigilants, soyez persévérants, soyez attentifs, soyez réfléchis, pour votre propre salut.

Mahāparinibbāna Sutta.

Une demi-attention prépare la voie à de nouvelles erreurs, à de nouvelles illusions et permet aux anciennes de croître. Par une attention soutenue ne permettez pas la naissance de nouvelles erreurs et détruisez les anciennes.

Majjhima Nikaya.

L'impermanence, la douleur, la non-réalité substantielle de toutes choses frappe de tous côtés mes regards ; puisse-je donc employer l'heure présente, pénétré de la conviction que c'est maintenant le moment convenable pour rechercher la sagesse.

Fo-sho-hing-tsan king.

Soyez votre propre flambeau et votre propre refuge. Penez la vérité pour flambeau. Prenez la vérité pour refuge. Ne cherchez un refuge en nul autre qu'en vous-mêmes.

Mahāparinibbāna Sutta.

Surmonte le désir auquel les Dieux et les hommes sont assujettis. Ne laisse pas le moment propice t'échapper. Ceux qui permettent à l'heure favorable de passer sans être employée auront une juste cause de lamentations quand ils se trouveront dans le sentier inférieur¹.

Uttara Sutta.

Ce n'est ni la coutume de marcher nu, ni les cheveux nattés, ni l'usage de l'argile², ni le choix de certaines espèces d'aliments, ni l'habitude de coucher sur la terre nue, ni la poussière, ni la malpropreté, ni l'attention mise à ne pas s'abriter sous un toit qui sont capables de dissiper le trouble dans lequel nous jetten les désirs non satisfaits ; mais qu'un homme, maître de ses sens, calme, recueilli, chaste, évitant de faire du mal à n'importe quel être, accomplisse la Loi, quoique paré d'ornements, il sera un Brâhmane, un Ārâmana, un religieux.

Dīghavajjāna³.

1. Le sentier inférieur doit s'entendre des modes d'existence inférieurs dont l'imagination populaire a fait les Enfers.

2. Allusion aux dessins symboliques que les Hindous et spécialement les ascètes, se tracent, avec de l'argile, sur la figure et le corps. Tout ce passage est dirigé contre les ascètes et les observances rituelles extérieures. On retrouve les mêmes idées dans le *Dhammapāda* 142, le *Fo-sho-hing-tsan-king*, le *Sutta Nipāta* 248 et beaucoup d'autres endroits.

3. Cité par Burnouf.

Bien peu, parmi les hommes, atteignent l'autre rive (le Nirvāna). Le commun des mortels ne fait qu'errer le long de cette rive-ci. Ceux qui se consacrent à la vérité et vivent suivant la Doctrine, luttant pour un but unique, ceux-là atteindront l'autre rive nageant à travers le fleuve impétueux de la mort.

Dhammapāda.

Le trésor véritable est celui qui consiste dans la charité, la compassion, la tempérance, la maîtrise de soi-même. Ce trésor caché et sûr ne pérît pas. Quoiqu'il abandonne les richesses passagères du monde, l'homme emporte celles-là avec lui comme un trésor dont la possession ne lèse pas autrui et que nul voleur ne peut dérober.

Niddikāda Sutta.

Ne décriez pas les autres sectes, ne les dépréciez pas, mais, au contraire, rendez honneur à ce qui, en elles, est honorable.

Inscription d'Asoka.

Guerriers ! guerriers, nous appelons-nous, nous-mêmes. De quelle façon, Maître, sommes-nous des guerriers ?

— Nous combattons, ô disciples, c'est pourquoi nous sommes appelés guerriers.

— Pourquoi combattons-nous, Maître ?

— Pour la vertu élevée, pour le haut dévouement, pour la sublime sagesse, c'est pourquoi nous sommes appelés guerriers.

Anguttara Nikaya.

Note bien ceci, Gotami, une doctrine, d'où qu'elle vienne, si elle conduit à la passion et non à la paix, à l'orgueil et non à la modestie, à l'extension du désir et non à la modération, à l'amour de la mondanité et non à l'amour de la solitude, à un esprit violent et non à un esprit pacifique, cette doctrine n'est pas le Dhamma, n'est pas le Vinaya, n'est pas l'enseignement du Maître.

Vinaya Pitaka.

La bienveillance envers tous les êtres est la vraie religion.

Buddhacarita.

Nourrissez, dans votre cœur, un bienveillance sans limite pour tout ce qui vit.

Metta Sutta.

1. Le *Dhamma* (sanskrit Dharma) est la doctrine bouddhiste. Le *Vinaya* comprend les règles à l'usage des religieux.

Que celui qui est blâmé par le monde ne conserve pas des sentiments d'inimitié contre lui.

Sammaparibbajaniya Sutta.

Celui qui, étant outragé, ne laisse pas le ressentiment prendre place dans son cœur a gagné une brillante victoire.

Udanavarga.

Ne portant ni épée, ni bâton, sympathique et bienveillant, le disciple éprouve de l'amour et de la compassion pour tous les êtres.

Majjhima Nikaya.

Si vous désirez montrer votre respect pour la mémoire du Bouddha, suivez l'exemple qu'il vous a donné, de la patience et de l'indulgence.

Fo-sho-king-tsan-king.

De même que les hautes chaînes de montagnes restent immobiles au milieu de la tempête, ainsi, le vrai sage demeure inébranlable parmi la louange et le blâme.

Dhammapada.

Le sot qui croit triompher en prononçant des paroles de colère sera toujours dominé par celui qui est doux dans son langage.

Udanavarga.

Les aveugles ne considèrent jamais que chacun de nous doit mourir un jour. Pour ceux qui y pensent tous les conflits se changent en paix.

Dhammapada.

Celui dont les sens ne s'attachent plus au nom et à la forme¹, qui n'est plus troublé par les choses transitoires, celui-là peut, réellement, être appelé un disciple.

Dhammapada.

Lorsque les justes sont outragés, ce n'est point à leur propre peine qu'ils pensent le plus, mais à la perte de bonheur que leurs insulteurs se sont infligée à eux-mêmes.

Jatakamala.

Alors même que ceux qui ne sont pas des nôtres se répandent en paroles blessantes au sujet de ma doctrine ou de moi-même, ce

1. Nāma-Rūpa, voir p. 80 et 170.

n'est, cependant, point une raison pour vous laisser aller à la colère.

Brahmajāla Sutta.

Domine l'empirement. Ne cède point à l'impulsion d'un cœur turbulent. Celui qui est capable de calmer son cœur alors que, soudainement, la passion l'enflamme peut, en vérité, être appelé un habile conducteur de char.

Fo-sho-king-tsan-king.

Le sage ne redoute que la légèreté et la vulgarité. Celles-ci conduisent vers la souffrance, l'homme qui, aveuglé par le désir momentané, n'aperçoit pas le gouffre béant à ses pieds.

Fo-sho-king-tsan-king.

Que l'on s'affermisse premièrement soi-même dans ce qui est bon et vrai et que l'on entreprenne seulement après d'instruire autrui.

Dhammapada.

« La patience est l'austérité par excellence, l'indulgence, le Nirvāna suprême, disent les Bouddhas. Celui-là n'est pas un religieux qui fait du mal à autrui. Celui-là n'est pas un disciple qui cause de la peine à autrui.

Dhammapada.

Se retrouvant lui-même partout et en toutes choses, le disciple embrasse le monde entier dans un sentiment de paix, de compassion, d'amour large, profond et sans limite, affranchi de toute colère et de toute haine.

Majjhima Nikaya.

Un homme n'est pas vénérable simplement parce qu'il a les cheveux blancs. Celui qui aime la vérité et fait son devoir, en qui habitent la bonté, la patience et la maîtrise de soi-même : celui qui est ferme et libre de fautes, celui-là peut, avec raison, être appelé vénérable.

Dhammapada.

Si nous marchons dans le sentier de la vraie sagesse en évitant les deux erreurs (l'ascétisme, les macérations et la vicieuse), nous atteindrons la plus haute perfection. Si la religion consistait uniquement dans les macérations et l'ascétisme, elle ne pourrait jamais nous conduire à la paix.

Fo-sho-king-tsan-king.

Celui qui vit pleinement et fidèlement selon la Doctrine, qui,

par la sagesse, a surmonté ce que le monde appelle le Bien et le Mal, qui vit dans la clairvoyance, celui-là peut vraiment être appelé un ascète.

Dhammapada.

Lorsque, par un vigilant effort, le savant a vaincu la négligence, il s'élève jusqu'à la tour de veille de la clairvoyance et, de là, affranchi de la souffrance, du même œil que celui qui est sur une montagne regarde ceux qui sont dans la plaine, il regarde la foule affligée et sotte.

Dhammapada.

Quoique le corps soit vêtu d'habits laïques, l'esprit peut s'élever aux plus hautes perfections. L'homme du monde et l'ermite ne diffèrent point l'un de l'autre s'ils ont, tous deux, vaincu l'égoïsme. Aussi longtemps que le cœur est enchaîné par les liens de la sensualité, tout signe extérieur d'ascétisme est chose vaine.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Alors même que des voleurs ou des assassins détacheraient vos membres avec une scie, si vous vous abandonniez à la colère, vous ne suivriez pas mon enseignement. Voici plutôt, ô disciples, quelle devrait être votre conduite (en cette circonstance) : Votre esprit ne serait pas ébranlé, nulle parole mauvaise ne s'échapperait de vos lèvres, vous demeureriez bienveillants, le cœur plein d'amour et dénué de secrète méchanceté, vous envelopperiez ces hommes (les malfaiteurs) en des pensées aimantes, larges, profondes et sans limites, exemples de toute colère et de toute haine. Ainsi devez-vous toujours vous conduire, ô disciples.

Majjhima Nikaya.

Par-dessus tout, bannis la pensée du « Moi »

Fo-sho-hing-tsan-king.

Mettre un terme au souci de soi-même est un grand bonheur.

Udanavarga.

Toutes les manifestations, dans la nature, sont sujettes à la loi de causalité.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Celui qui discerne la vérité, comme étant la vérité et l'illusion, comme étant l'illusion, atteint la vérité et marche dans le droit chemin.

Dhammapada.

Pensant continuellement à la vieillesse, quelle joie peut-il m'échoir à moi dont les années passent comme le vent.

Fo-sho-hing-tsan-king.

La mort et la décrépitude sont inhérentes au monde. Le sage qui connaît la nature des choses ne s'afflige pas.

Salla Sutta.

De même que notre corps court rapidement à la décrépitude, ainsi les plaisirs du monde sont-ils vite parvenus à leur déclin. Celui qui, ayant ce fait présent devant les yeux, cède à la convoitise, se conduit comme un être privé de raison.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Celui qui regarde ce corps comme un mirage, comme un flocon d'écume sur les vagues arrivera à ne plus voir la mort.

Dhammapada.

Alors que le sage a reconnu que les qualités caractéristiques de ce monde sont l'impermanence, la non-réalité substantielle et la douleur, comment pourrait-il, encore, se complaire en lui ?

Fo-sho-hing-tsan-king.

Je m'efforce d'atteindre ce bonheur qui ne passe ni ne périt, qui n'a point sa source dans la richesse ou la beauté et ne dépend point d'elles.

Fo-sho-hing-tsan-king.

De même que le grand océan est pénétré d'une seule saveur, celle du sel, de même aussi ma doctrine est pénétrée d'une seule saveur : celle de la délivrance.

Kullasagga.

Ni dans l'air, ni au milieu de l'océan, ni dans les profondeurs des montagnes, ni en aucune partie du vaste monde il n'existe de lieu où l'homme puisse échapper aux conséquences de ces actes.

Dhammapada.

Considère le monde du même œil que l'on regarde une bulle d'eau, du même œil que l'on considère un mirage. Celui qui regarde, ainsi, d'en haut vers le monde, le roi de la mort ne le voit point.

Dhammapada.

Regarde ce monde comme une chose vide, ô Mogharāgan ; étant toujours réfléchi, ayant détruit la croyance en la persona-

lité (en la permanence de l'*égo*) tu surmonteras la mort. Le roi de la mort ne voit pas ceux qui regardent ainsi, le monde.

Mogharāgamanavapukkhā Sutta Nipata.

Dites la vérité ; ne vous abandonnez point à la colère ; donnez du peu que vous possédez à celui qui vous implore. Par ces trois pas vous approcherez des Dieux.

Dhammapada.

Coupe, en toi, l'amour de toi-même, de même qu'avec la main, en automne, on coupe un lotus. Marche dans la voie de la quiétude conduisant au Nirvāna indiqué par le Sugata (le Bouddha).

Dhammapada.

Le monde est emporté par le torrent de la convoitise, dans ses tourbillons il n'y a point de salut ; seule la sagesse est un vaisseau solide et la méditation : un ferme appui.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Soyez les héritiers de la vérité, ô disciples, non ceux des choses du monde.

Majjhima Nikaya.

Il existe une souillure pire que toutes les souillures ; la souillure par excellence, c'est l'ignorance. Purifiez-vous de cette souillure, ô disciples et devenez sans souillure.

Dhammapada.

Celui qui se livre à des méditations raisonnables trouve promptement la joie en tout ce qui est bon. Il voit que les richesses et la beauté sont impermanentes et que la sagesse est le plus précieux des joyaux.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Guidé par sa clairvoyance parmi l'impermanence des choses, le sage rejette énergiquement toute paresse. Éprouvé par la crainte de la mort et de la renaissance, il ne flâne pas en chemin.

Fo-sho-hing-tsan-king.

L'enfer n'a été créé par personne. Le feu d'un esprit qui s'abandonne à la colère produit le feu de l'enfer et consume son possesseur. Quand un homme fait le mal, il allume le feu de l'enfer et se brûle à son propre feu.

Mulamūti.

1. Il s'agit de cette méditation, parfaite, rationnelle, appliquée à des objets convenables qui forme une des branches de l'octuple sentier.

Empêtrés dans les mailles du filet de la spéculation, les fils inexpérimentés de la terre ne se libéreront jamais des liens de la vieillesse, de la mort, de la douleur, des plaintes et du désespoir ; jamais il ne se libéreront de la souffrance.

Majjhima Nikaya.

Celui qui a pénétré ce monde jusqu'à sa base et perçu la plus haute vérité : celui qui a traversé le fleuve toujours coulant de l'existence et, libéré de tous liens, a dominé la passion, un tel homme est appelé sage par ceux qui ont de la compréhension.

Muni Sutta.

Avec la compréhension de la nature impermanente, dénuée de réalité en soi et sujette à la douleur, de toutes les choses se lève le soleil de la vraie sagesse. Sans cette compréhension il ne peut y avoir de vraie lumière. Elle seule constitue le but. Celui qui ne s'efforce pas de l'atteindre sera déchiré en pièces par la mort.

Fo-sho-hing-tsan-king.

La notion « Moi » n'a accès que dans la pensée des sois. Le sage sait qu'il n'existe point de base pour appuyer une telle croyance. Explorant le monde avec clairvoyance, il parvient à la conclusion que tout est vide¹ et sujet à un prompt déclin. Une seule chose demeure inattaquable : la Loi. Lorsqu'un homme est parvenu à cette clairvoyance, alors, il voit la vérité.

Fo-sho-hing-tsan-king.

Strictement parlant, la durée de la vie d'un être ne dépasse pas la durée d'une pensée. De même que la roue d'un chariot, en roulant, ne roule que sur un point de la bande de la roue et, en étant au repos, repose seulement sur un point de cette bande, de même aussi en est-il de la vie des êtres animés qui dure, seulement, le temps d'une pensée. Aussitôt que la pensée a cessé, l'être peut être considéré comme ayant cessé².

Visuddhi Magga.

1. Vide d'*égo* permanent.

2. L'être a cessé parce qu'il a changé, s'est transformé. Certains des éléments qui entraient dans sa constitution, formaient la personnalité momentanée qui a eu la pensée, l'ont quitté, d'autres s'y sont ajoutés : il n'est plus identique à ce qu'il était à la minute précédente. L'agrégat premier est devenu un agrégat différent et l'on peut, en ce sens, dire que son existence est terminée. Les comparaisons de ce genre, très fréquentes chez les Bouddhistes, sont engendrées par la notion du perpétuel mouvement de la matière et de l'inexistence, dans notre monde, de la stabilité, de la permanence.

Le Bienheureux (le Bouddha) dit aux disciples :

« Quelle est la durée de la vie humaine ? » Un disciple répondit : « Elle est de dix jours. » Le Bienheureux reprit : « Mon fils, tu n'es pas encore avancé dans la Voie. »

Il dit encore à un autre : « Quelle est la durée de la vie humaine ? » Le disciple répondit : « Le temps de prendre son repas du matin. » Le Bienheureux reprit : « Va, toi non plus, tu n'es pas avancé dans la Voie. »

Il dit encore à un autre : « Quelle est la durée de la vie humaine ? » Celui-là répondit : « Le temps d'un mouvement d'aspiration et d'expiration. » Alors, le Bienheureux dit : « C'est bien, mon fils ; on peut dire de toi que tu es avancé dans la Voie. »

Sutra en 42 articles.

Il est difficile de ne recourir qu'à des procédés absolument raisonnables.

Sutra en 42 articles¹.

Que des Bouddhas paraissent ou qu'il n'en paraisse point, un fait demeure, c'est que l'impermanence est inhérente aux éléments qui constituent les êtres. Ce fait, un Bouddha le découvre et le saisit, et lorsqu'il l'a découvert et saisi, il l'annonce, le publie, le proclame, l'explique minutieusement et le rend clair.

Anguttara Nikaya.

Il existe deux faux sentiers que doit, également, éviter celui qui s'efforce d'atteindre le salut. L'un est celui des plaisirs sensuels et de la satisfaction des passions, cela est bas, vulgaire, dégradant et pernicieux : c'est la voie des enfants du monde. L'autre est celui des tortures infligées à soi-même et des macérations, cela est triste, douloureux et inutile. Le Sentier du Milieu que le Tathagata a montré évite ces deux erreurs, il ouvre les yeux, doué de discernement (ceux qui le suivent) et conduit au salut, à la sagesse, à la perfection, au Nirvâna.

Dhammacakkapavattana Sutta.

Ne croyez pas une chose simplement, sur des oui-dire. Ne croyez pas sur la foi des traditions parce qu'elles sont en honneur depuis de nombreuses générations. Ne croyez pas une chose parce que l'opinion générale la tient pour vraie ou parce que les gens

1. Sutta en 42 articles traduit du Thibétain par L. Feer.

2. Ce Sutta reproduit, dans ce passage, les déclarations du Bouddha dans le discours du Parc des Gazelles.

en parlent beaucoup. Ne croyez pas une chose sur le témoignage de l'un ou de l'autre des sages de l'antiquité. Ne croyez pas une chose parce que les probabilités sont en sa faveur, ou qu'une longue accoutumance vous incline à la tenir pour vraie. Ne croyez pas ce que vous vous êtes imaginé pensant qu'une Puissance supérieure vous l'avait révélé. Ne croyez rien sur la seule autorité de vos maîtres ou des prêtres.

Cela que vous aurez vous-même éprouvé, expérimenté et reconnu pour vrai, qui sera conforme à votre bien et à celui des autres, cela, croyez-le et conformez-y votre conduite.

Anguttara Nikaya.

Allez le cœur débordant de compassion ; dans ce monde que la douleur déchire, soyez des instructeurs et en quelque lieu que ce soit où règnent les ténèbres de l'ignorance, allumez-y un flambeau.

Fo-sho-hing-tsan-king.

DHANIYA SUTTA

POÈME PALI

Pendant une nuit de tempête, durant la saison des pluies, Dhaniya, riche propriétaire de bétail, enfermé dans sa demeure bien close se réjouit, en son cœur, de sa prospérité. Le Bouddha lui apparaît et un dialogue s'engage entre eux, par stances alternées.

DHANIYA. — Le riz du soir est cuit et les vaches sont traitées. Sur les rives de la Mâhi, j'habite entouré de nombreux amis. Ma demeure est solide et bien convertie. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

LE BOUDDHA. — Afranchi de la colère, libéré de l'obstination, pour une nuit unique je m'arrête sur les rives de la Mâhi. Sans toit est ma demeure et mon feu est éteint¹. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

DHANIYA. — Ici, nul moustique ne me trouble. Parmi les riches pâturages, les troupeaux errent et peuvent, sans dommage, souffrir la pluie qui tombe. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

1. Le feu du désir et des passions.

LE BOUDDHA. — Moi-même j'ai construit un solide radeau et, sur lui, j'ai passé par delà¹. Surmontant le courant, j'ai atteint l'autre rive¹ et pour moi, désormais, il n'est plus besoin de radeau. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

DHANIYA. — Obéissante, fidèle, pleine de charme et d'attrait, depuis de longues années, ma femme vit à mes côtés. Jamais je n'entendis d'elle une parole mauvaise. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

LE BOUDDHA. — Mon esprit affranchi m'est soumis. Pendant de longues années il a été cultivé avec sagesse. Il n'existe plus rien de mauvais en moi. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

DHANIYA. — Par mes propres gains tous mes besoins sont satisfaits. Mes enfants, pleins de santé, entourent mon foyer. Jamais ils ne profèrent de paroles mauvaises. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

LE BOUDDHA. — Je ne suis pas mon propre serviteur : par ce que j'ai gagné, je marche dans tous les mondes. Pour moi, il n'est plus aucun besoin de servir : Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

DHANIYA. — Je possède des vaches, des veaux et des génisses ; à moi sont les taureaux, seigneurs parmi les vaches : Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

LE BOUDDHA. — Je n'ai ni vache, ni veaux, ni génisses, ni taureaux, seigneurs des troupeaux. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

DHANIYA. — Les pieux sont profondément enfoncés et inébranlables, les vaches ne pourraient rompre les cordes de muṅga neuves et bien tressées. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

LE BOUDDHA. — Ayanl, tel un taureau, brisé mes liens ou, comme un éléphant, dans la forêt, rompu le réseau des lianes grimpanes pour moi il n'est plus de renaissance. Pleut donc, ô ciel, si tel est ton plaisir !

Tandis qu'il écoute la tempête qui redouble et la pluie fouettant sa demeure, Dhaniya converti s'adresse au Bouddha :

DHANIYA. — Fortunés sommes-nous, nous qui t'avons vu, ô Bienheureux. Sois notre Maître, ô grand Muni², toi qui possèdes

1. « Par delà », « l'autre rive », signifient le Nirvâna.

2. Muni : ascète.

l'œil de la sagesse. Ma femme et moi prenons notre refuge en toi. Suivant la voie de la sainteté nous vaincrons la naissance et la mort, et mettrons un terme à la souffrance.

MARA. — En ses fils, trouve ses délices, celui qui a des fils. En ses troupeaux se réjouit celui qui possède des troupeaux. La joie a sa source dans les *upadhis* et celui-là est sans joie qui est sans *upadhis*¹.

LE BOUDDHA. — En ses fils, trouve une cause de soucis, celui qui a des fils ; en ses troupeaux, une cause d'inquiétude, celui qui possède des troupeaux. L'inquiétude a sa source dans les *upadhis*, celui-là est affranchi du trouble qui est sans *upadhis*.

SALLASUTTA

Sans cause connuc, agitée, brève et mêlée de douleurs est la vie des mortels en ce monde.

Nul moyen n'existe capable d'éviter la mort à ce qui est né. Après avoir atteint la vieillesse, la mort survient : telle est la nature des êtres vivants.

De même que les fruits mûrs sont sans cesse menacés de tomber de l'arbre, ainsi, ce qui est né est perpétuellement sous la menace de la mort.

De même que la fin de tout vase de terre sorti des mains du potier est toujours d'être cassé, ainsi en est-il de la vie des êtres.

Les jeunes gens, les adultes, les fous et les sages, tous sont au pouvoir de la mort, tous sont soumis à la mort.

Ceux qui, vaincus par la mort, s'en vont vers un autre monde, nul ne peut les sauver. Le père ne peut sauver son fils, ni les parents, leurs parents.

Tandis que leurs proches les regardent et se lamentent à grands cris, un à un, les hommes sont emportés, comme les bœufs attendant pour être abattus.

Ainsi, le monde est-il plongé dans l'affliction par la mort et la

1. Les *upadhis* sont le substratum de la personnalité. C'est dans l'existence de sa personnalité, des contacts et des sensations nées d'elles que l'homme puise sa joie. S'il n'a plus de personnalité il n'aura plus de cause de joie. Cette objection hérétique est faite, ici, par Mara personnifiant le tentateur, le mal.

vieillesse, cependant, sachant le terme du monde, le sage ne se désole pas.

Pour celui-là dont tu ignores la voie, soit quand il vient, soit quand il s'en va, ne voyant de terme ni en l'une ni en l'autre de ces choses, ton affliction est vaine.

Ce n'est ni en pleurant, ni en s'affligeant que s'obtient la paix de l'esprit. En l'affligé, au contraire, la douleur s'accroît et la souffrance étendra son corps.

Il deviendra amaigri et pâle, se torturant lui-même, mais les morts qu'il regrette ne reviendront pas à la vie. Vaines et sans utilité sont les lamentations.

Celui qui ne rejette pas la peine derrière lui n'arrivera qu'à s'enfoncer plus profondément dans la douleur. Pleurant les morts, il devient la proie de la souffrance.

Regardez ceux qui disparaissent, les hommes qui s'en vont selon leurs actes, êtres tremblant déjà, ici, à l'idée de tomber au pouvoir de la mort.

Qu'un homme vive cent ans ou même davantage, il est toujours, finalement, séparé de ses proches et quitte la vie dans ce monde.

Que celui qui entend la parole du Bhagavad surmonte donc ses larmes et, considérant celui qui a disparu et est mort, qu'il se dise : « Jamais je ne le retrouverai. »

Comme l'incendie dévorant une maison est éteint par l'eau, de même le sage, sensible, instruit, en homme habile chasse au loin la douleur qui est née, ainsi que le vent chasse une houpe de coton.

Celui qui cherche son bonheur doit arracher de lui-même la flèche de ses lamentations, de ses plaintes, de ses chagrins.

Celui qui a arraché cette flèche et a rejeté toute dépendance, celui-là ayant obtenu la paix de l'esprit et dompté toute douleur, sera affranchi de la souffrance et bienheureux.

SIGALOVADA SUTTA

Ainsi ai-je entendu.

A ce moment le Bouddha séjournait près de Rājagaha, dans le parc appelé Veluvana.

Un jour, le jeune chef de famille Sigāla s'étant levé de grand matin sortit de la ville et se tenant debout, les cheveux et les vêtements ruisselants d'eau, élevant ses mains jointes au-dessus

de sa tête, il rendait un culte aux points cardinaux : à l'Est, au Sud, à l'Ouest, au Nord, au Nadir et au Zénith.

Cependant, le Bouddha s'étant levé de grand matin s'habilla et, muni de son bol à aumônes, se dirigea vers Rājagaha pour y quêter sa nourriture. Apercevant, sur sa route, Sigāla avec ses vêtements et ses cheveux mouillés, élevant ses mains jointes vers le ciel et se prosternant dans la direction des points cardinaux, le Bienheureux le questionna.

— Pourquoi donc, ô jeune homme, t'es-tu levé à cette heure matinale, et quittant Rājagaha te tiens-tu, ici, les vêtements et les cheveux mouillés, rendant un culte aux points cardinaux ?

— Maître, mon père, à son lit de mort, me dit : « Mon fils ne néglige point de rendre un culte aux points cardinaux. » Ainsi, plein de respect et de vénération pour ses paroles, les tenant pour sacrées, je sors de la ville de grand matin pour adorer l'Est, le Sud, l'Ouest, le Nord, le Nadir et le Zénith.

— Ce n'est point de cette manière, ô jeune homme, que les sages enseignent à révéler les points cardinaux.

— Comment donc, alors, ô Maître, doit-on les révéler ? Veuillez m'éclairer afin que je connaisse l'enseignement des sages.

— Écoute donc, ô jeune homme, prête attention à mes paroles, je t'en instruirai.

— Qu'il en soit ainsi, répondit Sigāla.

Et le Bouddha parla :

— Jeune homme, le disciple des sages a rejeté les quatre souillures, les quatre tendances entraînant au mal ont cessé d'avoir prise sur lui, il a évité les six façons de dissiper son bien et par là, affranchi des quatorze maux, et veillant aux points cardinaux, il marche victorieux à travers les mondes. Pour lui, ce monde et les autres sont également bénis et il renaitra dans une demeure céleste.

Quelles sont les quatre souillures ?

Oter la vie est une souillure.

Prendre ce qui n'a pas été donné est une souillure.

L'impureté des mœurs est une souillure.

Le mensonge est une souillure.

Ces quatre souillures sont rejetées par celui qui mène une vie sainte.

Quelles sont les dispositions néfastes qui entraînent les hommes à commettre le mal ?

La partialité entraîne les hommes à commettre le mal.

La colère entraîne les hommes à commettre le mal.

L'ignorance entraîne les hommes à commettre le mal.

La crainte entraîne les hommes à commettre le mal.

La partialité, la colère, l'ignorance et la crainte ayant cessé d'exercer leur action sur le disciple des sages, ces tendances néfastes ne peuvent plus l'entraîner au mal.

Le nom de celui qui, par partialité, colère, ignorance ou crainte, s'écarte de la justice, passera et s'éteindra comme la lune à son déclin ; mais la gloire de celui qui, s'étant libéré de ces obstacles, demeure fidèle à la justice, grandira comme la splendeur de la lune croissante.

Quelles sont les six manières de dissiper son bien ?

L'intempérance.

L'amour du théâtre et des fêtes.

Les mauvais compagnons.

Le jeu.

La paresse.

L'habitude de passer les nuits à errer par la ville.

Ces six choses conduisent un homme à la misère.

Six maux, ô jeune homme, sont liés à l'intempérance : la pauvreté, les querelles, les maladies, l'avisement du caractère, le scandale, l'affaiblissement des facultés.

Six maux attendent celui qui erre la nuit par la ville : Sa vie est en danger, sa femme et ses enfants demeurent sans protection, ses biens ne sont pas gardés, il encourt le soupçon de fréquentation des lieux mal famés, de mauvais bruits circulent à son propos, le chagrin et le remords le suivent.

Six maux sont le partage de celui que domine la passion des plaisirs mondains. Sa vie est tout absorbée par la préoccupation de savoir où l'on dansera, où l'on chantera, où l'on fera de la musique, où l'on déclarera, où il y aura des faiseurs de tours, où il y aura quelque chose à voir.

Six maux attendent le joueur : S'il gagne, il est en butte à l'animosité ; s'il perd, le chagrin l'assaille. Il dilapide sa fortune. Sa parole est sans valeur devant les magistrats. Ses amis et ses parents le méprisent. On le considère comme inapte au mariage, car suivant l'expression commune : « Le joueur est incapable de pourvoir aux besoins d'une épouse. »

Six maux sont le partage de celui qui fréquente de mauvais compagnons : Il n'a pour amis que des joueurs, des débauchés, des tricheurs, des coquins, des hors-la-loi.

Six maux attendent le paresseux : Il dit : il fait trop froid pour travailler, il fait trop chaud pour travailler, il est trop tôt pour

travailler, il est trop tard pour travailler, j'ai faim et ne puis travailler, j'ai trop mangé et ne puis travailler, et tandis que sa vie se passe de la sorte, négligeant ses devoirs, il n'acquiert pas de nouveaux biens et perd ceux qu'il possédait.

Certains amis ne sont que de joyeux compagnons, certains sont de faux amis. Le véritable ami est celui qui nous demeure fidèle, alors que nous avons besoin de lui.

S'attarder à dormir après que le soleil est levé, commettre l'adultère, être vindicatif, malveillant, avare, avoir de mauvaises relations, ces six choses conduisent un homme à sa perte.

Celui qui prend pour compagnons des hommes adonnés au mal, qui commet de mauvaises actions, celui-là se perd, lui-même, dans ce monde et dans les autres.

Le jeu, la débauche, la passion de la danse, du chant (des fêtes), dormir le jour et rôder la nuit, les mauvaises compagnies et l'avarice, ces six choses mènent un homme à sa ruine.

Malheur au joueur, à celui qui s'enivre, qui a des relations coupables avec la femme d'autrui, qui suit les méchants et n'honore pas les sages, il s'éteindra comme la lune à son déclin.

Celui qui s'adonne aux boissons enivrantes devient nécessairement misérable ; toujours brûlé d'une insatiable soif, il sombre dans les dettes comme d'autres sombrent dans l'eau et plonge sa famille dans la détresse.

Celui qui dort le jour et rôde la nuit par la ville, qui est toujours plein de boisson et livré à la débauche est incapable de soutenir une famille.

La pauvreté s'emparera de celui qui dit : il fait trop chaud, il fait trop froid et néglige, ainsi, sa besogne journalière, mais celui qui accomplit son devoir d'homme, ne se souciant pas plus que d'un fétu, du froid et du chaud, assurera son bonheur.

De quatre sortes sont ceux qui, paraissant être nos amis, ne sont que des ennemis déguisés. Ce sont les amis intéressés, les gens bons à rien, les flatteurs et les débauchés.

De quatre façons l'homme intéressé se montre un faux ami : Il s'enrichit à vos dépends ; il exige beaucoup et donne peu en retour ; il ne se conduit avec équité que lorsqu'il y est contraint par la crainte et il ne vous oblige que par un mobile égoïste.

De quatre façons l'homme bon à rien se montre un faux ami. Il se vante de ce qu'il aurait voulu faire pour vous ; il se vante de ce qu'il voudrait faire pour vous ; il se répand en un flot de compliments, mais lorsque vous réclamez ses services il s'excuse, prétextant l'impossibilité où il est de vous aider.

De quatre façons le flatteur se montre un faux ami : Il vous approuve lorsque vous faites le mal, il vous approuve lorsque vous faites le bien ; il vous loue en votre présence et médit de vous quand vous êtes absent.

De quatre façons le débauché se montre un faux ami : Il est votre compagnon lorsqu'il s'agit de boire, de courir la nuit par la ville, d'aller dans les lieux de plaisir ou les maisons de jeu.

Connaissant pour ce qu'ils sont les amis intéressés, déloyaux, flatteurs et ceux qui ne sont que des compagnons de débauche, l'homme sage s'écarte d'eux comme il le ferait d'une route semée d'embûches.

Les vrais amis, ô jeune homme, sont l'ami vigilant, celui dont les sentiments envers vous demeurent les mêmes dans la prospérité et dans l'adversité, celui qui vous donne de bons conseils, celui qui vous entoure de sa sympathie.

De quatre façons l'ami vigilant se montre un véritable ami : Il veille sur vous lorsque vous êtes sans défense ; il surveille vos biens lorsque vous êtes négligent ; il vous offre un asile au moment du danger et lorsqu'il le peut, il vous procure le moyen d'accroître votre fortune.

De quatre façons celui dont les sentiments, envers vous, demeurent les mêmes dans la prospérité et l'adversité se montre un véritable ami : Il vous confie ses secrets et garde fidèlement les vôtres ; il ne vous abandonne pas dans les ennuis et il sacrifierait sa vie pour votre salut.

De quatre façons le bon conseiller se montre un véritable ami : Il combat vos vices ; il vous encourage à la vertu ; il vous instruit ; il vous indique la voie conduisant aux mondes supérieurs.

De quatre façons celui qui vous entoure de sa sympathie se montre un véritable ami : Il compatit à vos peines, il se réjouit de votre bonheur, il intervient pour arrêter ceux qui disent du mal de vous, il applaudit ceux qui disent du bien de vous.

Discernant les vrais amis : l'ami vigilant, l'ami fidèle, le bon conseiller et celui qui vous entoure de sa sympathie, le sage s'attache à eux comme la mère s'attache à son fils.

D'un éclat semblable à celui du feu ardent brille le sage attaché à la justice.

De même que peu à peu s'élève le nid des fourmis, ainsi s'accroissent les richesses de celui qui amasse son bien comme les abeilles amassent leur miel. Acquéranant de la sorte sa richesse, il n'attirera pas la réprobation sur sa famille.

Qu'il divise ce qui lui appartient en quatre parts. Une part

servira à son entretien, les deux autres seront consacrées à ses affaires ; qu'il épargne, ensuite, la quatrième, afin de la trouver en cas de mauvaise fortune.

De quelle manière le disciple des sages révère-t-il les points cardinaux ? — Sache d'abord, ô jeune homme, ce que représentent les points cardinaux : L'Est représente les parents ; le Sud, les éducateurs ; l'Ouest, la femme et les enfants ; le Nord, les amis ; le Zénith, les maîtres spirituels ; le Nadir, les serviteurs et ceux qui dépendent de nous.

Un fils témoigne de cinq manières sa vénération à ses parents : Il subvient à leurs besoins comme ils ont subvenu aux siens ; il les remplace dans les devoirs qui leur incombent ; il se rend digne de devenir leur héritier ; il veille sur ce qu'ils possèdent et lorsque ses parents sont morts il conserve respectueusement leur mémoire.

Les parents manifestent de cinq manières leur amour pour leurs enfants : Ils les préservent du vice, ils leur procurent une bonne éducation, ils les marient honorablement et, en temps opportun, leur cèdent l'héritage familial.

L'élève honore ses éducateurs de cinq manières : En se levant devant eux, en les servant, en leur obéissant, en leur procurant ce dont ils ont besoin, en étant attentif à leurs leçons.

Le maître montre de cinq manières son affection pour ses élèves : Il les exerce à tout ce qui est bien, il leur enseigne à s'attacher au savoir, il les instruit dans les sciences et les diverses connaissances, il dit du bien d'eux et les protège en cas de danger.

Le mari manifeste de cinq manières son amour pour sa femme : Il la traite avec respect, avec bonté, il lui est fidèle, il a soin qu'elle soit honorée par autrui, il subvient à ses besoins d'une façon convenable.

La femme montre de cinq manières son amour pour son mari : Elle dirige sa maison avec ordre ; elle reçoit d'une façon hospitalière la famille et les amis de son époux ; sa conduite est pure ; elle est une habile maîtresse de maison et s'acquitte avec zèle et adresse des devoirs qui lui incombent.

Un homme montre ses sentiments d'amitié de cinq manières : En étant généreux, affable, bienveillant, en agissant envers les autres comme il désirerait qu'on agisse envers lui, en partageant avec ses amis les choses dont il jouit.

De cinq manières aussi doit-on répondre à cette conduite de son ami : En veillant sur lui lorsqu'il n'est pas sur ses gardes, en surveillant ses biens quand il les néglige, en lui offrant un asile

en cas de danger, en ne le délaissant pas dans le malheur, en témoignant de l'intérêt et de la bienveillance à sa famille.

Le maître doit pourvoir de cinq façons au bien-être de ses serviteurs : En proportionnant leur travail à leurs forces, en leur donnant une nourriture et un salaire convenables, en les soignant lorsqu'ils sont malades, en partageant avec eux les friandises ou les occasions de plaisir exceptionnelles dans le train de vie de la maison, en leur accordant des loisirs.

De cinq manières aussi les serviteurs doivent répondre à cette conduite de leur maître : En se levant avant lui, se couchant après lui, en étant satisfaits de ce qu'il leur accorde, en accomplissant leur travail avec conscience et en disant du bien de lui.

L'homme vertueux servira ses maîtres spirituels par des actes, des paroles, des pensées empreintes d'affection, en les accueillant avec empressement, en subvenant à leurs besoins matériels.

De cinq manières, aussi, ceux-ci répondront à la conduite de leur disciple : Ils le préserveront du vice, ils l'encourageront à la vertu, ils seront pleins de bienveillance et d'affection envers lui, ils l'instruiront des vérités spirituelles, élucideront ses doutes et lui indiqueront la voie conduisant aux mondes supérieurs.

Celui-là sera loué qui est sage et vit vertueusement, paisible, prudent, modeste, toujours prêt à s'instruire. Celui-là sera loué qui est énergique et vigilant, inébranlable dans l'adversité, persévérant et sage. Celui-là sera honoré qui est bienveillant, aimable, reconnaissant, généreux, qui sert de guide, d'instructeur, de conducteurs aux hommes.

La générosité, la courtoisie, la bienveillance, pratiquées en toutes circonstances et envers tous, sont, au monde, ce que le pivot est au char. Parce qu'ils entretiennent et propagent ces vertus, les sages sont dignes de louanges.

Après que le Bienheureux eut parlé ainsi, Sigala s'écria :

— Tes paroles sont merveilleuses, ô Maître. C'est comme si l'on redressait cela qui a été renversé, comme si l'on découvrait ce qui était caché, comme si l'on conduisait dans le droit chemin le voyageur égaré, comme si l'on allumait une lampe dans les ténèbres de sorte que ceux qui ont des yeux, soudainement, pussent voir. Ainsi, le Bienheureux, par de multiples comparaisons m'a fait connaître la vérité.

Je mets ma confiance en toi, Seigneur, dans la Loi et dans la Communauté. reçois-moi comme ton disciple à partir de ce jour jusqu'à la fin de ma vie.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER. — LE BOUDDHA

Qu'est-ce qu'un Bouddha, p. 13. — Famille et jeunesse de Siddhartha Gôtama, p. 16. — Récit légendaire de son départ du palais paternel p. 20. — Ses recherches philosophiques, p. 24. — La conquête de la *Bodhi*, p. 28. — Héritages avant de commencer sa prédication, p. 34. — Le discours du Parc des Gazelles, p. 35. — Apostolat, premiers disciples, p. 37. — Derniers jours et mort du Bouddha, p. 41.

CHAPITRE II. — LES QUATRE VÉRITÉS

La première vérité : la souffrance. Erreur commune en considérant le Bouddhisme comme une doctrine pessimiste, p. 48. — La seconde vérité : la cause de la souffrance, p. 53. — L'ignorance engendrant la souffrance, p. 57. — Les Trois Caractéristiques : impermanence, douleur, non-personnalité, p. 59. — Théories relatives à la personnalité, p. 60. — Le Monde de la douleur, de l'impermanence et de l'illusion : enchaînement des origines, p. 76. — La troisième et la quatrième vérité. Le Sentier aux huit embranchements, p. 83. — Les dix préceptes, p. 100. — Devoirs réciproques des époux, p. 105. — Les paramitas, les dix liens, les *asavas*, p. 109. — Caractère de la morale bouddhiste, p. 115. — La droiture et la sagesse, p. 120. — Rôle prépondérant attribué à la réflexion, p. 121.

CHAPITRE III. — LA MÉDITATION

Culture des bonnes tendances, p. 133. — Procédés physiques, p. 135. — Développement de la mémoire, p. 137. — Les « Quatre sentiments infinis » p. 139. — Entraînement de l'attention, analyse et contrôle de soi-même, p. 141. — Pratiques destinées à produire la concentration d'esprit, p. 148. — *Jhâna* et *Samadhi* envisagés comme de transcendants états de conscience, p. 151.

CHAPITRE IV. — KARMA

La Loi de Causaïté, p. 156. — La rétribution des œuvres, p. 157. — Déterminisme et Libre-Arbre, p. 176.

CHAPITRE V. — LE NIRVÂNA

Le Nirvâna n'est pas le néant, p. 191. — Agnosticisme du Bouddhisme, p. 193. — Problèmes susceptibles d'être résolus et problèmes qu'il faut écarter, p. 199. — De quelle nature est l'extinction produisant le Nirvâna, p. 204. — Réalisation du Nirvâna, p. 207.

CHAPITRE VI. — LE SANGHA

La vie religieuse pré-bouddhique, p. 216. — Indifférence du Bouddhisme pour les formes extérieures, p. 219. — Les religieuses, p. 221. — Esprit missionnaire du Bouddhisme, p. 224. — Tolérance, p. 227. — Liberté individuelle des Bhikshus, p. 228. — Avenir de Sangha, p. 230.

CHAPITRE VII. — DEUX PROBLÈMES CONTEMPORAINS
DANS LE BOUDDHISME MODERNISTE

La place attribuée aux femmes dans la vie sociale et dans la vie spirituelle, p. 233. — Les questions sociales, p. 240.

APPENDICE

DHARMA SUTTA	247
SALLASUTTA	269
SIGALOVADA SUTTA	271
	272

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
FÉLIX ALCAN ET R. LISBONNE, ÉDITEURS

PHILOSOPHIE — HISTOIRE

CATALOGUE

DES

Livres de Fonds

	Pages.
BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE	2
Forma in-8	6
Travaux de l'année sociologique publiés sous la direction de M. E. DURKHEIM	12
COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES	13
Philosophie ancienne	13
Philosophies médiévale et moderne	14
Philosophie anglaise	14
Philosophie allemande	15
LES GRANDS PHILOSOPHES	15
BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES	16
PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES	17
MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT	17
BIBLIOTHÈQUE DE PHILOGIE ET DE LITTÉRATURE MODERNES	17
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE	18
BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS	22
OUVRAGES PARUS EN 1910 : Voir pages 2, 6, 18, 26, 29 et 30.	
RECUEIL DES INSTRUCTIONS DIPLOMATIQUES	23
INVENTAIRE ANALYTIQUE DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES	23
REVUE PHILOSOPHIQUE	24
REVUE DU MOIS	24
JOURNAL DE PSYCHOLOGIE	24
REVUE HISTORIQUE	25
REVUE DES SCIENCES POLITIQUES	25
JOURNAL DES ÉCONOMISTES	25
REVUE ANTHROPOLOGIQUE	25
REVUE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE	25
SCIENTIA	25
SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE DE L'ENFANT	25
LES DOCUMENTS DU PROGRÈS	25
BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE	26
NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE	28
BIBLIOTHÈQUE UTILE	29
RÉCENTES PUBLICATIONS NE SE TROUVANT PAS DANS LES COLLECTIONS PRÉCÉDENTES	30
TABLE DES AUTEURS ÉTUDIÉS	35
TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS	35

On peut se procurer tous les ouvrages
qui se trouvent dans ce Catalogue par l'intermédiaire des libraires
de France et de l'étranger.

On peut également les recevoir franco par la poste,
sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande
des TIMBRES-POSTE FRANÇAIS ou un MANDAT sur Paris.